

Le chien des Fühsenstein

Igor Hansen-Love

J'ai retrouvé Laurent sous un platane, près du square. Il faisait froid et l'haleine de mon collègue était épouvantable.

– Ce chien sait exactement ce qu'il fait et où il va, dit-il en s'essuyant le nez du revers de la main. Et si tu veux mon avis, on se fout bien de notre gueule dans cette histoire.

Laurent me fixait du haut de ses deux mètres avec ses petits yeux tristes. Il reprit plus doucement :

– Tu ne trouves pas qu'on se fout bien de notre gueule dans cette histoire, toi ?

Mon binôme allait mal, mais je préférais ne pas m'engager dans une conversation laborieuse, n'étant pas moi-même au top de ma forme. Déçu, il tira de toutes ses forces sur sa cigarette électronique et disparut dans ses vapeurs de pain d'épices.

J'étais seul dans la nuit tombante.

C'était à moi de jouer.

J'appartenais, depuis le début de l'automne, à la task force canino-féline de Klakenviert. Au commencement de son septième mandat, notre maire, Jacques Wendling (divers droite) avait déclaré, sans que personne ne comprenne réellement pourquoi, « une guerre totale » à tous les animaux errants de la ville. Son entourage soupçonnait un AVC : jamais une bête nuisible n'avait été repérée à Klakenviert. Mais, fort de sa popularité, le bileux sexagénaire avait mis sur pied une équipe d'anciens animateurs de centre de loisirs pour venir à bout de ce fléau municipal : Laurent et moi. Notre mission consistait à suivre les bêtes au comportement douteux, établir leur emploi du temps avec un maximum de précision, pour déterminer, preuves à l'appui, si ces derniers étaient bien des animaux errants ou pas.

Il s'agissait-là du travail le plus difficile de ma vie. La tâche était exténuante et la pression, énorme. Laurent, d'ailleurs, manifestait tous les signes avant-coureurs du burn out.

Une bruine tenace me mouillait le visage. Mes chaussures prenaient l'eau. De l'autre côté de la rue, les lumières de la maison Führenstein étaient allumées. La bête ne quittait le domicile qu'une fois les cinq enfants couchés et monsieur Führenstein installé à son bureau, à l'étage. Mais les

dimanches soir, l'animal se montrait imprévisible et la vigilance s'imposait.

Il y avait un banc idéalement situé près du platane.

Derrière moi, un couple de corbeaux avait investi l'aire de jeu, dans le square. Les volatiles se battaient pour une miche de pain Poilâne. Même les antidépresseurs ne me préservèrent pas de ce lugubre spectacle.

Vers 21 heures, une fillette fit irruption sur le perron. C'était une enfant d'une dizaine d'années, avec deux couettes blondes et de grosses lunettes aux bords violets. Elle me fit un signe de la main, vint déposer un sac en plastique devant le portail, puis regagna le pavillon.

La famille nous avait repérés, en dépit de nos précautions. Mais après avoir inspecté le contenu du sac, j'en conclus que les Führenstein ne nous voulaient aucun mal. J'y trouvais un sandwich au saucisson à l'ail, une poire et une compote pomme-banane, accompagné d'un petit mot : « Bon courage pour votre nuit, monsieur, caressez bien Léonid de ma part, Elsa ».

Je dînais sur le banc.

Léonid, puisque c'était son nom, se manifesta un peu plus tard. J'entendis d'abord un bruit sourd, de l'autre côté du muret, suivi d'un long râle. Je m'approchais. Un deuxième bruit sourd, puis un autre râle ; plus long, plus plaintif, plus

guttural. Le chien des Führenstein était un Shar-Pei en léger surpoids, mais un Shar-Pei obstiné. Il y eut un silence. L'animal devait être en train de prendre son élan. Puis un nouveau bruit sourd. Je vis ensuite une truffe énorme et une gueule ahurie, deux courtes pattes avant et un dodu poitrail. La bête hissait ses trente-cinq kilos de graisse et de bave, plantant les ongles de ses pattes arrière dans les briques du muret. Mais au sommet, la gravité reprit ses droits. Le chien perdit l'équilibre, fit un salto avant, atterrit sur le dos, roula dans le fossé et finit sa course en culbutant la poubelle des Führenstein. Il était 22 h 34.

Les Shar-Peis sont des chiens de taille moyenne, reconnaissables à leurs plis sur leur pelage. Cette caractéristique donne l'impression qu'ils ont été dotés de trop de peau. Selon mes projections, il devrait être possible de fourrer deux Shar-Peis dans la peau d'un seul Shar-Pei. Quoiqu'il en soit, c'est une espèce ridicule. Et ce chien-là se trouvait dans une posture particulièrement désavantageuse, les pattes en l'air, sifflant à pleins poumons dans les ordures ménagères d'une famille nombreuse (alsacienne de surcroît). Mais porter assistance à un animal au comportement douteux était contraire au protocole. La neutralité s'imposait. Je pris ma première photo de Léonid.

Le chien était robuste. Il se releva. Je maintenais une distance de trente mètres. La bête accélérail le pas, sans se préoccuper de moi. Sa queue, enroulée comme une généreuse saucisse de Toulouse sur son dos, mettait en valeur son petit anus. On aurait dit une cible dans la nuit, ce qui était bien pratique.

La brume était suspendue aux réverbères. Sur la chaussée, les SUV ressemblaient à de vilains scarabées figés par le givre. Plus loin, les pavillons dissimulaient leur monotonie derrière les tilleuls ; certains ocres, d'autres jaunâtres, tous dégueulasses. Il fallait avoir le cœur bien accroché pour habiter ce quartier résidentiel qui figurait pourtant parmi les coins les plus prisés de Klakenviert (entre quatre et cinq « K » le mètre carré estimait Laurent).

Chez nous, la vie nocturne n'a jamais été trépidante. Mais les dimanches soir, les rues sont si désertes qu'en tendant bien l'oreille on peut entendre les hannetons déglutir d'angoisse. Peut-être était-il nécessaire d'avoir une famille aimante pour tenir le coup ? Peut-être fallait-il trouver un intérêt à son travail pour ne pas succomber à la mélancolie dominicale ? Ou, peut-être, la compagnie d'un chien en léger surpoids suffisait-elle à donner un sens à cette vie pavillonnaire ?

Laurent l'avait remarqué, cet animal ne déambulait pas de façon incertaine. L'errance est une notion compliquée, quelle

que soit votre conception du libre arbitre. Le Larousse en donne la définition suivante : « Aller au hasard à l'aventure, rôder : Un vagabond qui erre la nuit. » Ce chien-là partait bien à l'aventure, mais pas au hasard. Sa trajectoire était influencée par les traces d'urines sur le bitume, ses allers-retours impulsifs, ses bifurcations précipitées, mais sa démarche déterminée.

J'avais du mal à le suivre.

Il traversa la grande avenue Olaf Schatz, à l'extrémité de la ville, contourna le rond-point de l'espérance et s'arrêta sur les quais de la Wörnitz ; mon endroit préféré. Le site, déjà splendide à l'automne, est d'un romantisme inégalé la nuit. La rivière s'écoule dans son lit bordé par des saules séculaires. Il y règne une quiétude absolue. Dans une autre vie peut-être, j'écrirai des poèmes sur la Wörnitz.

Assis dans les hautes herbes, la truffe relevée, Léonid était plongé dans une profonde méditation. Il était un habitué de ces berges, ça se voyait. Je commençais à lui trouver un certain style de dos. Il invitait à la contemplation.

Il y avait un banc, avec un accoudoir. J'avais marché 2 303 pas et brûlé 86 calories, soit un dixième du sandwich des Führenstein selon l'application FatSecret. Ce qui n'était pas satisfaisant, loin de là.

La bête s'allongea, bâilla.

Bientôt, je m'assoupis.

Il devait être aux alentours de minuit.

Je fus réveillé par un bruit de branches cassées. Quelqu'un, ou quelque chose, venait de tomber en contrebas du talus. C'était Laurent, qui phosphorait à plat ventre dans les bosquets. La nuit, mon collègue arborait toujours un gilet jaune, autant pour des raisons politiques qu'à cause de sa maladresse légendaire. L'étincelant échelas reprit ses esprits et jeta un œil à Léonid qui dormait encore. Il se frottait les mains et osa un timide :

– Alors, ça avance bien ?

Mon binôme ne pouvait pas savoir où nous nous trouvions. Par conséquent, il nous avait suivis. Ou plus précisément : il m'avait suivi suivant Léonid. Je le savais, il savait que je savais et je savais qu'il savait que je savais. Nous étions comme des agents triples dans un film d'espionnage, le suspense en moins.

Je suis d'accord avec toi, dis-je pour mettre fin au malaise. Ce chien sait exactement ce qu'il fait et où il va.

Il esquissa un sourire.

– Comment le prouver ?

– Je n'en ai pas la moindre idée...

– Alors Léonid n'a aucune chance. Dès que t'es pas dans le moule avec ces fachos de la mairie, c'est foutu. Wendling veut

du chiffre. Si nos rapports ont déjà conduit trois chats à la fourrière, imagine ce qu'ils feront à un chien obèse.

– Il n'est pas obèse.

La nuance n'avait jamais été le fort de mon collègue, il ne m'écoutait pas.

– Tu sais quoi ? Toi et moi, on est des putains de collabos.

Proférer de telles paroles le minait. Laurent avait cette étonnante faculté à s'auto-déprimer. Moins il parlait, mieux il se portait. Je meublais...

– Les Führenstein adorent leur chien.

– Ils ne pourront justifier les sorties nocturnes : Léonid devrait être accompagné et tenu en laisse !

– Monsieur Führenstein n'est pas le genre de mec à se faire avoir : il a un gros poste chez Axa banque. J'ai – ça sur Facebook. Cette histoire nous dépasse, Laurent. Notre rapport doit être béton. Objectif, rigoureux, irréprochable.

– C'est chaaaaaaaauuud...

Il tira de toutes ses forces sur sa cigarette électronique. Son visage prit l'apparence d'une tong échouée sur la plage, sa maigreur faisait froid dans le dos. Laurent avait l'air malade.

Il se leva pour caresser le chien.

– Il est sombre en ce moment, tu ne trouves pas ?

– Oui, on est tous un peu sensibles au blues du dimanche soir.

– Dis, tu pourras écrire le rapport ?

Laurent ne savait pas écrire, c'était le secret le mieux gardé au centre de loisirs. Il en avait honte, naturellement. J'y voyais au contraire une preuve d'intelligence. Dans une société de l'information comme la nôtre, les analphabètes devaient déployer des trésors d'entendement pour s'adapter. Or, mon binôme s'intéressait à tout, à commencer par les autres et son esprit critique était nettement supérieur à la moyenne nationale. Président d'une grande entreprise (dans le textile ou l'aéronautique par exemple), je l'aurais embauché sur le champ. Je l'imaginai aux réunions du Comex présentant de superbes camemberts sur des tablettes rétroéclairées comme autant de perspectives de développement offshore, quand il me tira de ma rêverie.

– Tu sais ce dont on a besoin ?

Il se rassit

– Schiess...

– La presse, gars. J'ai une copine journaliste qui serait ravie de faire un reportage sur nous. Elle prépare une enquête sur Wendling et la gestion de la ville pour L'Honnête Spätzle. Tu connais ? C'est un pure player d'extrême gauche, assez lu dans les cercles militants alsaciens. Ils publient des dessins satiriques et des articles au long court. Tu devrais y jeter un œil, ça te changerait de tes médias mainstream de merde.

– Un reportage sur nous ?

– Tout à fait.

Il reprit un shoot de pain d'épices.

– Mais Laurent, ta copine va nous faire passer pour des...

– Pour des Lochschwöjer ?

– Absolument, ta copine va nous faire passer pour des gros Lochschwöjer.

– Galia est une journaliste sérieuse, c'est le genre de nana qui a toujours l'intérêt général en ligne de mire... Et c'est Wendling qu'elle veut faire tomber, pas nous.

– On n'est plus des collabos ?

– On pourrait être des lanceurs d'alerte.

Un rôle à envisager ; nous deviendrions les Snowden de Klakenviert.

– Mais pour alerter sur quoi ?

– Toutes les magouilles de Wendling ! Et si ça ne te tient pas à cœur, fais-le au moins pour Léonid.

Il avait raison.

Laurent laissa un message vocal à son amie, déplia ses longues jambes et prit un air machiavélique :

– Les dés sont jetés. En plus tu vas voir : Galia, elle a vachement de style.

Mon collègue scintillait sous la pleine lune.

À 2 h 30, les dés n'étaient toujours pas jetés. À 3 heures non plus. Léonid dormait encore, insensible au froid qui nous

piquait le visage. La nuit s'avanceit, la Wörnitz perdait de son charme et Laurent s'impatientait.

– Il est hyperactif à cette heure-là d'habitude... On le réveille ?

– Neutralité vieux, neutralité.

– Je n'ai pas réveillé une journaliste pour lui montrer un chien ronfler au bord d'une rivière !

Il se releva pour caresser le Shar-Pei. Léonid ne réagissait pas. Il tapota sa croupe et se mit à tirer sur ses bourrelets avec une agressivité déplacée. Contrairement à Laurent, qui était tendu comme un slip sortant du sèche-linge, la peau de Léonid avait l'élasticité du fromage à fondue.

– Il a un problème...

Sans bouger d'un iota, le Shar-Pei changeait de physionomie, c'était fascinant.

– Réagit Frank, merde : il y a un problème !

Je m'écroulai au pied du banc à cause des fourmis dans mes jambes. Laurent était dépité. Il glissa ses avant-bras sous l'estomac du chien et le fit rouler sur le dos. Aucun mouvement.

– Il est mort.

Je rampai jusqu'à la victime.

– C'est foutu, laisse tomber.

Ce n'était pas foutu : nous avons notre BAFA et nous avons You Tube. Dans une vidéo intitulée « ces petits gestes qui sauvent nos grands amis », un type cerné prodiguait un

massage cardiaque à un labrador neurasthénique. Il fallait être deux. L'un exerçant une pression sur le thorax, l'autre soufflant dans les narines. Nous alternions : Laurent les narines, moi le thorax. Je pensais très fort à la petite Führenstein pour tenir le coup. Nous recommençâmes ; quatre, cinq, six fois... Enfin, le chien eut un spasme et vomit sur mon téléphone.

– C'était extraordinaire les gars.

Dans le feu de l'action, je ne l'avais pas remarquée. Galia était là, elle nous filmait.

Elle avait des cheveux violets et des piercings dans le nez, une doudoune assortie à son audacieuse toison et un kielt, des bas résille et de grosses Dr Martens, une cinquantaine d'années et un style d'enfer. Figée dans l'adolescence, cette femme ressemblait comme deux gouttes d'eau à la bassiste des Assoiffés, une formation anarcho-punk qui sévissait à Châtenois à la fin des années quatre-vingt. Elle me plut immédiatement.

– Je flouterai vos visages au montage, dit-elle en changeant d'objectif. Mais ce que vous venez de faire, franchement, c'est héroïque les gars.

Elle me serra la main, fit un schmoutz à Laurent, qu'elle appelait « Lolo », et prit la gueule de Léonid entre ses mains

pour lui masser les bas-joues ; Galia connaissait les chiens.
Bien qu'encore sonnée, la bête bavait de plaisir.

– Tu veux voir sa carte de presse, Frank ?

– Négatif, Lolo.

Mon collègue, que je n'avais jamais appelé « Lolo », se déconfit (j'avais toujours été un peu mal à l'aise avec les filles).

Léonid, heureusement, se remit en route.

Nous étions maintenant trois derrière le Shar-Pei. La bête menait la marche, fièrement, suivie par la task-force-municipalo-journalistique-de-gauche, se retournant à l'occasion pour poser face cam' aux coins de chaque rue, ce qui avait le mérite de faire hurler de rire Galia (elle était vraiment très jolie). Et il se remettait aussitôt en route, impatient de poursuivre sa tribulation nocturne, excité à l'idée de nous présenter les plus beaux spots canins de Klakenviert. Nous faisons corps avec lui, touchant du doigt ce que Deleuze explicite dans son Abécédaire à la lettre A. Nous développons un rapport « animal avec l'animal », plongeant dans son intimité bestiale, à la fois étrange et familière. Nous fîmes le tour du parking des halles, trois fois, marquâmes une pause derrière le square Neudorf où Léonid se soulagea contre les pneus d'une 208, contournâmes les hospices de Padel où nous poursuivîmes un pigeon unijambiste jusqu'à la place Duprès,

rejoignîmes la grande avenue Olaf Schatz en se faisant poursuivre par le même pigeon unijambiste, repartîmes en direction du square Neudorf où nous reniflâmes les poubelles d'un restaurant turc avant de regagner le quartier ouest de la ville. J'explosais mon record de pas et je ne manquais pas de souffle. La crise cardiaque de Léonid n'était qu'un mauvais souvenir. J'avais envie de serrer Galia dans les bras et j'espérais que le jour ne se lève jamais. Vers quatre heures du matin, le chien s'arrêta au pied d'un arbre, devant un hôtel particulier du XVIII^{ème} siècle, où il s'endormit.

La journaliste nous annonça qu'elle voulait en profiter pour nous interviewer. Elle chausa de grosses lunettes rondes qui lui donnaient l'allure d'un adorable hibou et elle sortit un calepin. J'avais l'impression désagréable de passer un examen. D'autant que les antidépresseurs, c'est bien connu, diminuent les capacités cognitives. Laurent était plus à l'aise que moi.

– Alors, lança la journaliste, ce chien : erre-t-il ou n'erre-t-il pas ?

– Telle est la question... rétorqua le seul analphabète shakespearien de la région Grand Est. Question à laquelle je répons sans détour : ce chien n'erre pas, nous en avons l'intime conviction Frank et moi.

– Même si nous n'arrivons pas encore à le prouver, précisai-je.

– Depuis combien de temps faites-vous ce travail ? relança l'intervieweuse.

– Deux mois.

– Et combien gagnez-vous ?

– Net ?

– Net.

Ça fusait.

– 553 euros.

– C'est moitié moins qu'un SMIC, releva-t-elle.

Le ton était radiophonique.

– Et justement, cela fait partie des éléments que vos lecteurs doivent connaître, embraya mon transparent binôme. Nous travaillons la nuit, aussi, et nous n'avons pas droit aux tickets resto.

Une précision s'imposait :

– Mais nous cotisons pour notre retraite, dis-je.

– Les fameux « contrats vieux » ?

Galia était bien informée.

– Absolument, poursuivit mon collègue, les « contrats vieux » qui permettent de tenir jusqu'à 72 ans quand plus aucun employeur ne veut vous embaucher. Une préretraite en quelque sorte...

– Une préretraite éreintante, je notai.

Un faisceau lumineux apparut sur le toit de l'hôtel particulier, comme un éclair. Nous continuâmes l'entretien.

– Et vous sentez-vous utile à la collectivité ? demanda la journaliste en retirant ses lunettes.

La question était quasi-existentielle. Laurent y répondit tout de go :

– Inutile à la collectivité humaine et franchement nuisible à la collectivité animale. Nous avons déjà envoyé trois chats à la fourrière. C'est lourd à porter tout...

Quelque chose venait de réveiller Léonid. Le chien s'approcha de la grille, Galia sortit sa caméra et Laurent dégaina sa cigarette électronique. Une tuile était tombée dans le jardin. Une fois de plus, un faisceau lumineux fendit l'obscurité en deux. Il y avait deux types là-haut ; deux énergumènes cagoulés, tout de noir vêtus, qui portaient un écran plat monumental sous le bras.

Nous assistions à un cambriolage. Les deux silhouettes disparurent de l'autre côté du toit, réapparurent dans le jardin, disparurent derechef dans la haie et réapparurent à nouveau dans la rue, devant un van blanc. Nous nous réfugiâmes derrière le tronc d'un platane. Je retenais ma respiration, Galia filmait et Laurent fermait les yeux. Le plus petit des deux poussait le téléviseur dans le fourgon, pendant que le plus grand prodiguait des conseils d'une voix nasillarde. Ces cambrioleurs-là n'étaient pas du genre stressé. Ils me faisaient penser à ces pères de famille qui, la veille des départs

en vacances, prennent un temps aberrant et un plaisir maniaque (pour ne pas dire onaniste) à trouver l'agencement idéal dans le coffre. Dans l'embrasure de la porte du van, je distinguais un aspirateur, une console de jeu, un four à micro-ondes et même un tancarville. Ils avaient dérobé tout et n'importe quoi. Je me retournai, la caméra de Galia n'était plus braquée sur les voleurs, mais sur Léonid.

Ce qui était problématique.

Le Shar-Pei assistait à l'événement la langue pendante, amusé et divertit ; il frétillait en silence. Léonid avait choisi de ne pas intervenir. De toute évidence, il agissait contre son instinct canin. C'était son droit d'ailleurs, mais les images enregistrées par la journaliste ne joueraient pas en sa faveur. J'imaginai l'adjoint au maire - une vraie ordure celui-là - dédaigneux comme jamais : « Regardez-moi cet animal, hurlerait-il devant les preuves accablantes projetées sur grand écran. Constatez-le vous-mêmes, mesdames messieurs les jurés, ce Shar-Pei n'est même pas foutu d'aboyer quand deux Lochschwöjer dérobent nos concitoyens ! » Le délit de non-intervention serait plus grave que l'errance. Il fallait faire quelque chose, la journaliste publierait ses enregistrements sur L'Honnête Spätzle et la pauvre bête finirait à la fourrière. Je poussais sa croupe pour le faire réagir. Rien. Un peu plus fort. Rien. Je lui donnai un petit coup de pied sur son flan (très doucement). Rien.

Le chien était saisi par ce délictueux spectacle.

C'est alors qu'il se produisit quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qu'aujourd'hui encore, je ne parviens pas à expliquer.

Je me mis à aboyer.

Léonid n'en revenait pas. Galia non plus. Mes hurlements déchiraient la nuit. De l'autre côté de la rue, le grand type cagoulé posa le tancarville contre la porte du van et se dirigea vers nous. Avec une assurance glaciale, il sortit un couteau à cran d'arrêt.

– Tu vas la boucler mon gros, dit-il sans desserrer les dents.

Mais je n'arrivais pas à la boucler. Là était tout le problème, je ne contrôlais plus rien. La lame étincelait sous mes yeux. Je pensais à ma fille, que je n'avais pas vue depuis des mois et je me demandais quel genre de cadavre je lui laisserai.

J'avais tellement honte.

Je me tournai vers Laurent, préférant mourir devant un visage familier. Sa figure se déformait. Je devais perdre connaissance. Sa tête s'allongeait davantage. Je devais avoir reçu un autre coup de couteau.

Mais je ne sentais rien.

Je sortis de ma torpeur quand mon collègue se mit à aboyer à son tour.

Il fallait le voir, Laurent. Je me prenais pour un chien, il avait opté pour le loup. Je me contentais de glapir, mon binôme y ajoutait la gestuelle, fixant la lune, bavant sur son menton, tapant du pied sur le trottoir, baissant la tête et relevant ses yeux injectés de sang ; il faisait peur à voir. Laurent, de toute évidence, exprimait ce soir une douleur trop longtemps réprimée et quoiqu'il advienne, il y aurait un avant et un après dans sa vie d'animateur de centre de loisirs en préretraite.

Les images captées par Galia devaient être incroyables.

Naturellement, les lumières des maisons avoisinantes s'allumèrent comme une traînée de poudre. Le quartier se réveillait contrarié et hagard, bien avant son heure habituelle. Des insultes fusaient par les fenêtres. Le voleur décampa et bientôt le van disparut avec un crissement de pneus. Je pris Léonid dans mes bras et nous détalâmes à notre tour.

Notre course se termina là où ne nous risquions pas d'être vus, au bord de la Wörnitz, dans les hautes herbes. J'entendais mon cœur battre jusque dans mes tempes, une douleur aiguë me lançait dans les genoux et ma peau, comme celle de Laurent, virait à l'écarlate. Mais je me sentais bien. Vivant.

Je posai Léonid à terre. Reconnaisante, la bête s'allongea à mes pieds.

Galia nous toisait, indéchiffrable.

Elle tenait notre avenir entre ses mains.

Je craignais le pire. La journaliste prolongeait le suspense.

Enfin, elle retira la carte mémoire de son appareil et elle la jeta dans la rivière. Elle souriait.

– En revanche, les gars, je repars avec vous demain.

La Wörnitz faisait danser les premiers rayons de soleil. La rumeur de la voie rapide rivalisait déjà avec le clapotis de son eau verte. Doucement, le quotidien reprenait ses droits.

Il me restait le rapport à écrire.

Je me retournai.

Le chien des Führenstein n'était plus là.

L'auteur

Après une adolescence prolongée au sein de plusieurs formations de rock et des études de philosophie, Igor Hansen-Love est devenu journaliste pour les rubriques culturelles de plusieurs magazines (L'Express, Les Inrocks, Sceneweb...). En 2020, il se lance dans l'écriture de nouvelles, inspiré par Etgar Keret, Roald Dahl et Pôle Emploi. Son premier texte publié, Le Chien des Fühsenstein, pourrait être lu par d'autres personnes que sa petite amie et sa mère, ce qui le ravit.